

Le jeune soldat se regarda comme chargé, désormais et pour toujours, de pourvoir à tous les besoins de la famille de son épouse. Il se trouvait heureux de pouvoir leur consacrer une somme de six mille francs, prix du service fait pour le conscrit remplacé. Une partie de ce petit pécule fut employée à acheter aux parents de sa femme une chaumière; mais la naissance de trois enfants, et surtout la disette des années 1817 et 1818, eurent bientôt absorbé le reste. Les soins qu'exigeaient une mère infirme, trois enfants en bas âge et trois aveugles, ne laissaient pas à la femme de Martin le temps de se livrer à des occupations dont elle pût tirer un salaire, de sorte que le travail manuel du mari devint l'unique moyen d'existence de neuf personnes.

Il ne gagnait qu'un franc par jour, et cependant il y a quelque chose de si noble, de si délicat dans les sentiments généreux, que, dans cette extrême détresse, il ne voulut jamais permettre à ses beaux-frères aveugles d'aller implorer la pitié publique. Il s'était fait une telle idée de ses devoirs, qu'il aurait cru mériter des reproches si sa famille eût reçu des secours étrangers. Il aimait mieux lui distribuer tout le pain qu'il gagnait si péniblement, et s'exposer, comme cela lui est arrivé plusieurs fois, à tomber d'inanition au milieu de son travail.

Jamais on ne l'a entendu se plaindre, encore moins se vanter, et, après une si énergique persévérance, on ignorerait peut-être encore son dévouement, hors de l'étroite enceinte de son village, si l'amour de l'humanité n'eût amené dans cette chaumière un chirurgien recommandable qui entreprit de rendre la vue aux trois aveugles. Malheureusement, ses efforts ne furent pas récompensés par le succès; mais, témoin de ceux que faisait depuis dix ans l'infatigable chef de cette nombreuse famille, il en révéla les besoins, le malheur, les nobles dettes; et cette heureuse indiscretion, en faisant connaître au public cette vertu si persévérante et si généreuse, a attiré sur elle d'honorables récompenses.

L'épouse de Grotius¹.

L'illustre Grotius, condamné à une prison perpétuelle à la suite d'une querelle religieuse où son parti avait eu le dessous, avait été enfermé au château de Lœvenstein². Cependant son épouse avait la permission de le voir assez souvent, et de lui apporter le linge dont il avait besoin.

Cette femme, aussi prudente que courageuse, avait remarqué plus d'une fois que les gardes se laissaient de visiter un grand coffre dans lequel on emportait ordinairement le linge destiné au blanchissage. Elle profita de cette négligence pour conseiller à son mari de se placer dans le coffre, et de s'échapper ainsi. Dans cette vue, elle avait eu la précaution d'ouvrir un passage à la respiration, en perçant quelques trous dans le coffre. Ses mesures étaient si bien prises, que son mari, en suivant son conseil, parvint à s'évader, et fut porté dans le coffre chez un de ses amis. De là il se rendit déguisé à Anvers, et passa en France, où il fut très-bien reçu.

Pour ménager à Grotius le temps d'échapper, et pour ôter à ses ennemis tout moyen de l'arrêter dans sa fuite, elle feignit qu'il était malade, et, sous ce prétexte, écarta tous ceux qui auraient pu pénétrer dans la chambre qu'il occupait dans la prison. Lorsqu'elle fut bien persuadée que son mari était en sûreté, elle dit aux gardiens, en se moquant d'eux, que l'oiseau s'était envolé.

On voulut d'abord lui tenter un procès criminel, et il se trouva même des juges qui conclurent à la retenir prisonnière à la place de son mari; mais la pluralité des voix décida en faveur de la tendresse conjugale. La courageuse épouse fut relâchée, et tout le monde applaudit à sa conduite. Ce trait a été imité depuis en France par M^{me} de La-valette, qui a eu le même succès.

FRÈRES ET SŒURS.

Comment trouverez-vous chez les étrangers des amis fidèles, si vous êtes indifférents pour les amis que la nature vous a donnés? (*Moralistes anciens.*)

1. Savant hollandais, né en 1583, mort en 1646.

2. Lœvenstein, en Hollande, province de Gueldre.

Que l'amour que vous devez à vos semblables commence à se manifester en vous dans toute sa perfection à l'égard de ceux avec qui vous êtes liés par la plus étroite de toutes les fraternités, celle qui naît de la communauté du sang. (SILVIO PELLICO.)

Les deux frères.

La discorde s'était mise entre deux frères : tendrement unis dans leur enfance, ils s'étaient divisés à l'occasion de la succession de leur père, et se disputaient un champ. Leurs cœurs s'étaient aigris, des paroles offensantes étaient sorties de leur bouche, et ils étaient malheureux de leurs contestations et de leurs haines. L'un d'eux alla trouver le curé du vilage, et lui raconta ses chagrins; il lui dit : « Ce morceau de terre est à moi ; je ne dois pas cependant me dépouiller de mon bien... » Le bon curé répondit : « Combien rapporte cette pièce de terre ? — Trente francs par an, quand la récolte est bonne. — Trente francs... que peut-on acheter avec cette somme ? Un habit, un meuble, un hectolitre et demi de blé ? — Sans doute. — On pourrait peut-être en acheter quelque chose qui vaudrait mieux. — Eh, quoi donc ? — Si avec cette somme vous pouvez vous assurer un bon ami qui vous aiderait dans le besoin, qui viendrait s'asseoir à votre foyer, le soir, dans l'hiver ; qui vous donnerait un coup de main pour faire la moisson ou rentrer votre récolte, qui aimerait vos enfants et leur serait un protecteur ; est-ce que cela ne vaudrait pas bien trente francs ? — Que voulez-vous dire par là, monsieur le curé ? — Je veux dire, mon ami, que, pour gagner trente francs, vous perdez ce qui vaut beaucoup mieux : vous perdez un frère, qui a été l'ami, le compagnon de votre enfance, qui a été serré dans les bras d'une même mère, nourri d'un même lait. Je veux dire que pour gagner trente francs vous perdez la joie et la tranquillité de votre vie. — Cela se pourrait bien, monsieur le curé ; mais que puis-je faire ? — Je parlerai à votre frère ; il y a peut-être moyen d'arranger cela. »

En effet, le bon curé alla trouver le frère ; il lui tint à peu près le même langage, et quand il le vit ému et ébranlé, il lui parla de sa vieille mère, et de son père qui n'était

plus.... « Voulez-vous, lui dit-il, affliger votre mère dans sa vieillesse ? Que dirait votre père s'il pouvait revenir à la vie, et qu'il vît les querelles de ses enfants ? La haine entre les frères est la douleur des parents.... » Le villageois sentit des larmes couler de ses yeux ; il courut embrasser son frère, et tous deux, oubliant leur animosité, prièrent le pasteur de décider lui-même de leur discussion. Il sut les arranger sans peine, et la bonne intelligence ramena le bonheur chez eux.

Mademoiselle de Rigny.

[XIX^e siècle.]

Les événements de la Révolution avaient enlevé à M^{lle} de Rigny toute sa famille. Retirée dans une habitation isolée, au milieu de la campagne, à l'âge de vingt ans, elle se voyait obligée de diriger et les affaires de la maison et l'éducation d'un jeune frère, qui n'avait qu'elle pour appui. Elle destinait cet enfant à l'École polytechnique ; mais comment l'y préparer ? comment lui donner en même temps l'éducation littéraire ? Les collèges alors avaient été détruits, et les maisons d'éducation, en petit nombre, qui commençaient à s'élever, ne paraissaient pas à M^{lle} de Rigny dignes de sa confiance. La tendresse fraternelle lui inspira le plus généreux dessein : elle résolut d'apprendre elle-même tout ce que son frère devait savoir, pour le lui enseigner. Quelque effrayant que ce travail dût paraître à une femme, elle s'y dévoua avec une ardeur persévérante, qui fut couronnée par le succès : la langue latine, la littérature ancienne et moderne, l'éloquence, l'histoire, les diverses branches des mathématiques, elle apprit tout, elle enseigna tout à son frère, et le jeune de Rigny fut admis à l'École polytechnique, sans avoir eu d'autre maître que sa sœur.

C'est ce même de Rigny qui, devenu amiral, commandait la flotte française à Navarin¹, et qui fut plus tard ministre de la marine².

1. Ville et port de Grèce, dans la Morée : les escadres combinées de France, d'Angleterre et de Russie y

détruisirent la flotte turque et égyptienne en 1827.
2. Mort en 1835.

Telle est la glorieuse destinée que lui avait préparée le dévouement infatigable de sa sœur.

Aubry.

En l'an 1800, le 31 octobre, eut lieu l'ouverture du pertuis¹ de Vermanton², qu'on venait de refaire à neuf. Étienne Aubry apprend que le train dont son fils, âgé de douze à treize ans, conduit le bout de derrière, doit passer le premier. Alarmé du danger qu'il court dans un pertuis neuf, il se rend sur les lieux et monte sur le train avec lui pour le surveiller. A peine le train est-il passé à moitié, que l'autre moitié est submergée de plus de deux mètres : Aubry avait pris son fils d'un bras, et de l'autre il s'attachait sur le train ; mais la violence du courant les sépare et les précipite dans les eaux tourbillonnantes.

Le fils aîné d'Aubry, ancien militaire, privé du bras gauche, était témoin de cet affreux spectacle, et gémissait de ne pouvoir secourir ni son père, ni son frère, qu'il voyait périr.

Cependant le père est ramené à bord à l'aide d'une longue perche qu'on lui avait tendue à propos : mais l'enfant, à qui on la présenta à plusieurs reprises, ne put la saisir. Il allait être englouti, lorsque son frère, ne consultant que son cœur, s'élança à la nage, tout invalide qu'il est, l'atteint, le place sur son dos et le mène sain et sauf au rivage.

Le fils du marchand.

Un négociant de Londres avait deux fils d'un caractère bien différent : l'aîné, orgueilleux et méchant, haïssait son jeune frère qui, doux et aimable, s'attirait l'affection de tout le monde. Le père mourut ; le second fils n'avait encore que dix-huit ans ; l'aîné, qui était majeur, se mit à la tête de la maison de commerce, et commença par en chasser

1. On appelle *pertuis* les ouvertures qu'on pratique à une digue, pour laisser passer les bateaux et les radeaux.

2. Vermanton est à 22 kilomètres d'Auxerre : ce pertuis sert au passage des bois flottés.

son frère. S'abandonnant ensuite à ses passions, il crut que l'héritage paternel serait inépuisable : mais des entreprises hasardeuses entraînaient des pertes ; la connaissance qu'on avait de son caractère éloigna de lui la confiance des honnêtes gens, et bientôt sa fortune fut ébranlée.

Cependant le plus jeune frère s'était d'abord laissé aller au découragement : son cœur était rempli d'amertume : « Si mon frère me traite ainsi, disait-il, que dois-je donc attendre des étrangers ? » Mais il reprit courage. Il commença quelques opérations de commerce, et bientôt, aidé par ses amis, soutenu par la bonne réputation qu'il s'était acquise, riche de la confiance qu'il inspirait, il vit ses affaires prospérer et sa fortune s'accroître.

Quinze années s'écoulèrent, et pendant cet intervalle quels changements les événements amenèrent !

Le frère aîné se vit réduit à la situation la plus déplorable, quitta l'Angleterre pour chercher des ressources dans les pays étrangers ; et enfin, après de cruelles souffrances, il revint dans sa patrie, pauvre, sans asile, réduit à tendre la main.

Un jour qu'après avoir fait plusieurs lieues, il cherchait, las et épuisé, quelque asile où il pût se reposer, il aperçut au milieu d'une prairie verdoyante, et au bout d'une grande allée d'arbres, une habitation élégante.

Comme il approchait, il vit sur le gazon qui entourait cette maison de jeunes enfants qui jouaient près de leur mère, et à quelque distance un homme qui dirigeait des ouvriers, et qui paraissait le maître de ce beau domaine. Le malheureux s'avança ; ses vêtements déchirés annonçaient assez sa misère, et il balbutia quelques mots pour exprimer ses besoins.

Le maître du logis était un homme bienfaisant ; il lui fit prodiguer des secours ; puis, s'entretenant avec lui avec bonté, il s'informa de la cause de ses malheurs. L'infortuné sentit le besoin d'épancher son cœur ; il raconta son histoire ; il prononça même le nom de son père.

A mesure qu'il parlait, son auditeur se sentait ému ; mais, renfermant dans son cœur tous les sentiments qu'il éprou-

vait, il garda le silence; et, ayant invité le malheureux à passer la nuit dans sa demeure, il lui fit préparer un appartement commode, et voulut qu'on eût pour lui les soins les plus empressés.

Le lendemain, il lui dit : « Vous me parliez hier de votre père : étiez-vous donc son seul enfant? — Non, monsieur, j'avais un frère. Oh! combien ce souvenir m'accable! un frère que je devais aimer, que j'ai repoussé; mais pourquoi cette question? — C'est moi, c'est moi qui suis ton frère! » répondit l'autre en pleurant; et en même temps il se jeta dans ses bras et le pressa sur son cœur.

L'aîné, frappé d'étonnement, de confusion, de repentir, de reconnaissance et de joie, ne put lui parler. « Mon frère! » s'écria-t-il; ce seul mot sortit de sa bouche, et en même temps il sanglotait et versait un torrent de larmes. « Reste dans ma maison, lui dit son frère; tu es riche, puisque je le suis; nous coulerons notre vie ensemble, et nous oublierons les peines passées. »

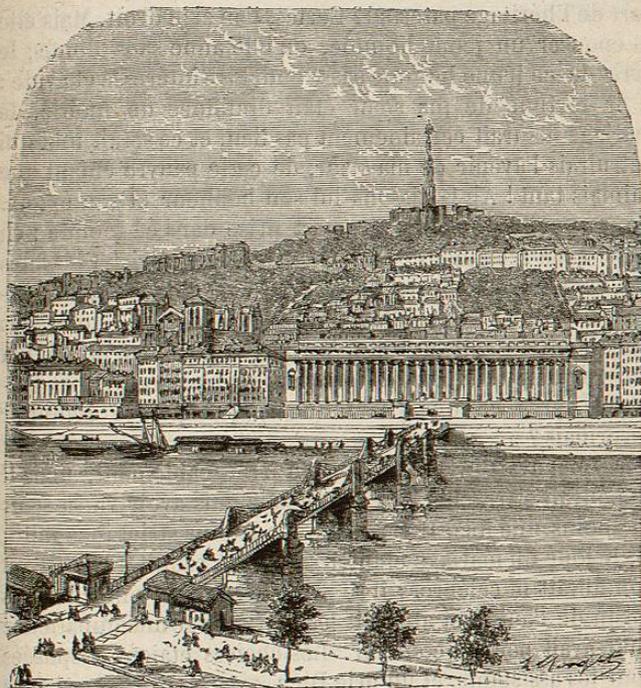
Le retour du captif.

Un jeune Français, nommé Drymel, était tombé au pouvoir des Russes pendant la campagne de 1812¹ : il fut envoyé en Sibérie, et resta dans cet affreux pays jusqu'au moment où la paix de 1815 rouvrit aux captifs les portes de leur patrie. Drymel, dont la santé était profondément altérée par les fatigues et par la rigueur du climat, se traîna quelque temps sur la route d'Europe avec les autres prisonniers; mais, arrivé dans un village à peu de distance de Moscou, il sentit ses forces l'abandonner tout à fait; il s'y arrêta, persuadé qu'il devait y mourir, et fit ses adieux à ses camarades, qui poursuivirent leur chemin vers la France.

Plusieurs années se passèrent sans qu'il pût revenir dans sa patrie : sa famille crut qu'il n'existait plus. Mais, après qu'il eut passé cinq années dans un hospice, entre la vie et la mort, le printemps de 1819 parut lui rendre les forces et

1. En 1812, l'armée française ayant envahi la Russie, fut presque entièrement détruite par l'excessive rigueur du froid.

le courage. Il partit, et, se sentant revivre à mesure qu'il marchait, il traversa l'Allemagne, toucha bientôt la frontière et éprouva, en mettant le pied sur le sol de la France, une de ces émotions qu'il est impossible de décrire. Il se hâta d'arriver à Lyon, sa patrie, et pleura d'attendrissement et



Lyon. — Vue prise en face du Palais-de-Justice.

de joie en revoyant les lieux où s'était écoulée sa jeunesse. Sans se faire connaître, il demanda la demeure de son vieux père et de sa mère : on ne put lui indiquer que leurs tombeaux. On lui dit que M. et M^{me} Drymel avaient eu un fils, qu'il était mort en Russie, et que, par conséquent, la jeune sœur s'était trouvée l'unique héritière d'une fortune assez considérable, et qu'elle allait épouser, sous deux ou trois

jours, le fils d'un négociant fort riche et non moins intéressé. A cette nouvelle, le jeune Drymel parut plongé dans des réflexions profondes : il dirigea ses pas vers les bords du Rhône, et là, suivant une longue allée d'arbres qui conduit jusqu'au confluent, il se demanda ce qu'il devait faire. « Irai-je me présenter chez ma sœur et lui demander ma part de l'héritage paternel ? Certes, j'en ai le droit. Mais elle va épouser un jeune homme, qu'elle aime sans doute ; le père de ce jeune homme passe pour être intéressé et avide : si la fortune de ma sœur était diminuée de moitié, le mariage n'aurait certainement pas lieu, et ce serait moi qui détruirais l'avenir de ma sœur, de cette pauvre enfant que j'aimais tant ! Ah ! laissons-lui son bonheur et son époux. On me croit mort ; ma place est prise dans ce monde : eh bien ! ne la réclamons pas. Gardons-nous d'attrister les fêtes de l'hymen par l'apparition d'un visage oublié depuis longtemps : j'irai à Marseille, j'y trouverai de bons amis, des camarades de collège qui m'ouvriront les bras, et, s'il y a encore quelques mauvais jours à passer, n'y suis-je pas préparé ? Après ce que j'ai souffert, que puis-je redouter désormais ? »

Drymel avait pris sa résolution irrévocablement, mais il ne pouvait s'arracher à sa ville natale sans avoir vu sa sœur au moins une fois. Il garda à Lyon le plus strict incognito, et, le jour du mariage étant arrivé, il se rendit à l'église où l'on devait le célébrer ; il se plaça derrière le pilier le plus voisin de l'autel, et attendit le cortège avec une impatience qu'il avait peine à contenir. Les chaises étaient disposées pour les assistants, et un prie-Dieu, avec deux cierges, était préparé pour les époux. Enfin, le cortège arriva : « C'est bien elle : ah ! qu'elle a l'air aimable et bon ! » dit son frère avec une vivacité qui l'aurait trahi si l'attention des assistants s'était dirigée de son côté ; mais, au milieu de cette brillante réunion, personne n'alla chercher derrière un pilier un jeune homme pâle et maigre, revêtu d'une mauve capote grise. Aucun des assistants ne le reconnut. Penché en avant sur sa chaise, il contemplait sa sœur dans une sorte d'extase, puis fixait sur son mari un regard scruta-

teur, et cherchant à lire dans ses yeux et dans ses moindres mouvements s'il rendrait heureuse celle qui se donnait à lui pour la vie. Enfin, au moment où la jeune épouse prononça, d'une voix émue, ce *oui* qui liait pour jamais sa destinée, Drymel tomba à genoux et prononça pour elle une de ces prières qui montent jusqu'à Dieu, parce qu'elles sont désintéressées.

Après la messe, Drymel alla se mettre près de la porte, sur le passage du cortège. La jeune mariée distingua au milieu de la foule ce visage pâle et grave : elle s'arrêta, le regarda fixement, et passa. Drymel était sur le point de se jeter au cou de sa sœur ; mais il eut le courage de se contenir, et s'éloigna rapidement.

Il partit le soir même pour Marseille. Il y trouva un ancien compagnon d'études ; c'était un négociant intelligent et consciencieux ; c'était aussi un ami dévoué ; il écouta le récit de la conduite de Drymel à Lyon avec un attendrissement mêlé de respect, et lui promit un secret inviolable. Il avait alors un navire en charge pour l'Amérique méridionale : il proposa à Drymel une place sur le bâtiment, et un intérêt dans les marchandises. Drymel accepta cette offre avec empressement. Il partit ainsi de France quinze jours après y être entré ; depuis, on n'a plus entendu parler de lui. Amasse-t-il dans un comptoir éloigné une fortune dont il viendra jouir auprès de sa sœur, ou bien sa santé, déjà si faible quand il est parti, n'a-t-elle pu résister aux fatigues d'une si longue traversée ? C'est ce qu'on ignore ; mais dans ce monde ou dans l'autre, il a reçu sa récompense. (FILON.)

MÂÎTRES ET SERVITEURS.

Accoutumez-vous à avoir de la bonté et de l'humanité pour vos domestiques. Un ancien dit « qu'il faut les regarder comme des amis malheureux. » Songez que vous ne devez qu'au hasard l'extrême différence qu'il y a de vous à eux ; ne leur faites point sentir leur état ; n'appesantissez point leur peine : rien n'est si bas que d'être haut à qui vous est soumis. N'usez point de termes durs : le service étant établi contre l'égalité naturelle des hommes, il faut l'adoucir. Sommes-nous en droit de vouloir nos domestiques sans défauts, nous qui leur en montrons tous les jours ? (M^{me} DE LAMBERT.)

Rien de si fréquent dans le monde que les coups funestes du sort

Trompées par l'instabilité de la fortune, des familles heureuses et riches tombent soudain précipitées dans une misère absolue. Où leur désespoir trouvera-t-il des ressources? Ce sera souvent dans la pitié, dans le dévouement de pauvres domestiques qui leur furent attachés durant les jours de leur opulence. (L.)

Gaugelme.

[1348.]

Pendant l'expédition de saint Louis en Égypte, Gaugelme, un des valets de chambre du roi, fut attaqué de la peste. On vint apprendre au roi que son fidèle serviteur était en danger. « Je veux aller le voir, » dit-il. On chercha à le retenir; on lui représenta qu'il ne pouvait, sans une extrême imprudence, s'exposer à contracter cette affreuse maladie. « Cet homme est mon serviteur, il est mon frère, répondit le roi, je ne le laisserai pas mourir sans lui donner cette preuve de mon affection. » Il dit, et sur-le-champ se rendit auprès de Gaugelme, dont les yeux, déjà à demi éteints, brillèrent de joie et de reconnaissance. Louis prolongea assez longtemps sa visite, et lui adressa des paroles d'encouragement et de consolation.

Michel-Ange ¹.

Michel-Ange, plus qu'octogénaire, soigna nuit et jour son fidèle serviteur Urbin, attaqué d'une maladie mortelle. Voici en quels termes il écrit à un de ses amis, au sujet de cette perte :

« Mon ami, je ne puis qu'écrire mal; cependant je dirai quelque chose en réponse à votre lettre... Vous savez comment Urbin est mort; ce qui a été pour moi une très-grande grâce de Dieu, et en même temps une grave perte et une douleur infinie. La grâce a été que, après m'avoir pendant sa vie, par ses soins, conservé vivant, il m'a, en mourant, enseigné à bien mourir. Je l'ai gardé vingt-six ans, et l'ai toujours trouvé rare et fidèle; maintenant que je l'avais mis au-dessus du besoin, et que je m'attendais à l'avoir

1. Né en Toscane : grand peintre, grand sculpteur, grand architecte; il travaillait encore lorsqu'il mourut à Rome en 1564, à l'âge de 90 ans.

pour bâton et repos de ma vieillesse, il m'est enlevé, et il ne me reste d'autre espérance que de le revoir en paradis. Dieu nous a donné un signe de cela par la très-heureuse mort qu'il a faite, car il regrettait bien moins de mourir que de me laisser dans ce monde perfide au milieu de tant de peines, bien que la plus grande partie de moi-même s'en soit allée avec lui. Il ne me reste plus qu'une douleur infinie, et je me recommande à vous. »

Une telle lettre, qui témoigne à la fois de la piété et de la sensibilité de Michel-Ange, est un des traits les plus touchants, les plus caractéristiques de l'histoire de ce héros de l'art.

Un de nos plus célèbres peintres vivants a représenté, dans un tableau fort remarquable, Michel-Ange donnant ses soins à son fidèle serviteur.

La femme de chambre.

Un homme très-riche, ayant éprouvé les plus grands revers de fortune, se vit obligé de se restreindre à la plus sévère économie. « Je viens, dit-il à sa femme, de me défaire de tout le luxe que nous permettait auparavant la fortune que nous avons perdue, et je ne puis me dispenser de vous prier de m'imiter en cela. Vous avez une femme de chambre à laquelle vous êtes attachée, et c'est avec peine que je vous en demande le sacrifice; mais il est absolument nécessaire, et je me flatte que vous ne me le refuserez pas. »

Quelque cruelle que lui fût cette séparation, cette dame en sentit la nécessité et s'y résigna. Elle appela sa femme de chambre, à laquelle elle annonça ses intentions, en lui témoignant tout ce que cette séparation avait de pénible pour elle. « Madame, lui répondit cette fille, vous savez que j'ai quelque adresse; il est impossible, en restant chez vous, que mes petits talents n'équivalent pas aux frais de ma nourriture. Daignez donc me permettre de vous continuer mes services; je ne veux d'autre rétribution que le bonheur d'être auprès de vous. » Des larmes abondantes,

qui coulèrent de part et d'autre, mirent fin à cette conversation.

Quelque temps après, on annonce que le dîner est servi. Le maître de la maison, à qui cette conversation avait été racontée, passe dans la salle à manger, et fait mettre un troisième couvert. « Attendez-vous quelqu'un? lui dit son épouse. — Non; faites venir votre femme de chambre. » On l'appelle; elle vient; il la prend par la main et lui dit: « Mademoiselle, la noblesse de vos sentiments, la sensibilité de votre cœur vous font notre amie: prenez une place à côté de nous, et dorénavant vous n'en aurez point d'autre. »

Huber¹.

Huber, savant distingué, à qui l'histoire naturelle doit des observations très-curieuses, devint aveugle. Cet affreux malheur allait mettre fin à ses intéressants travaux, et cette pensée le mettait au désespoir. Mais, après avoir un jour bien réfléchi sur ce triste sujet, il s'écria tout à coup: « Je me ferai des yeux, je verrai. » En même temps il appelle un jeune homme, François Burnens, qui était à son service: « Écoute-moi, lui dit-il. Tu as du bon sens, de bons yeux, tu aimes à t'instruire: aide-moi, je te prie, à continuer mes expériences: tu verras pour moi, je me chargerai du reste. » Le pauvre jeune homme, honteux de son ignorance, hésitait à répondre; mais, ému par les prières de son maître, il céda, et dès ce moment il se voua tout entier et avec le plus grand zèle à son nouveau devoir. Il seconda si bien Huber, que ce savant ne regretta plus ses yeux. Le maître et le disciple ne faisaient plus qu'un: c'était une même volonté, une même existence. Cette touchante association produisit une foule d'observations précieuses. Quand Huber mourut, le jeune homme, qui avait conçu pour lui la plus tendre affection, le pleura amèrement. Mais son dévouement trouva sa récompense. En travaillant avec son maître, son jugement s'était développé, ses connaissances s'étaient

1. François Huber, né à Genève en 1740, mort à Lausanne en 1801.

successivement accrues. Il se livra à l'étude des lois, et devint juge dans un canton de la Suisse.

La partie de chasse.

Le récit suivant, fait à M. Théry par un de ses amis, habile médecin et grand chasseur, et inséré par cet honorable écrivain dans ses *Conseils aux jeunes personnes*, servira de leçon à ceux qui se permettent la dureté et l'insolence envers les personnes condamnées à la nécessité de les servir.

« J'avais chez moi un vieux et excellent domestique, que j'aimais et qui m'était fort attaché. Malheureusement mes deux filles, assez mal élevées par une gouvernante trop faible, se plaisaient à le tourmenter. Élisabeth lui faisait des niches fort indiscrètes, tantôt en lui faisant accroire que je le demandais à l'extrémité de mon jardin, où il arrivait tout essoufflé pour s'entendre gronder par moi d'avoir quitté son ouvrage; tantôt en soufflant sa lumière au moment où il descendait à la cave, et au risque de lui faire rompre le cou. Hélène, l'aînée, se moquait de lui comme d'un être parfaitement ridicule, et lui ordonnait, d'un ton bref et absolu, des corvées inutiles ou accablantes. Le pauvre Olivier, c'est son nom, supportait beaucoup de ces choses pour l'amour de moi, et m'en cachait la plus grande partie, parce qu'il craignait les effets de ma colère paternelle.

« Un jour, il fut convenu que mes amis et moi nous chasserions au sanglier. Pendant qu'Olivier faisait avec ardeur tous les apprêts de la campagne et nettoyait les fusils et les grands couteaux, Élisabeth, courant, sautant autour de lui, faisait tomber les brosses, déchirait les morceaux d'étoffe qui lui servaient à nettoyer et à polir; enfin elle saisit un des fusils, et crut faire une agréable plaisanterie en ajustant son institutrice, qui assistait à ces folies sans les empêcher. La pauvre dame, oubliant que le fusil n'était pas chargé, fut saisie d'effroi; elle tomba à la renverse et se fit une blessure. Élisabeth, à la vue de cette chute, pousse des cris affreux. Hélène arrive, apprend ce qui s'est passé, et, s'a-

dressant à Olivier du ton le plus insultant : « si avec vos « soixante ans et votre barbe grise vous n'êtes pas capable « d'empêcher de telles extravagances, je ne vois pas trop « à quoi vous êtes bon ici; l'argent que vous donne mon « père est bien mal gagné. »

« Olivier était confondu, son courage était à bout. Il résolut de quitter une maison où ni son âge, ni sa fidélité n'empêchaient qu'on ne le traitât indignement. J'étais alors en cours de visites. Lorsque je rentrai, je ne le trouvai plus.

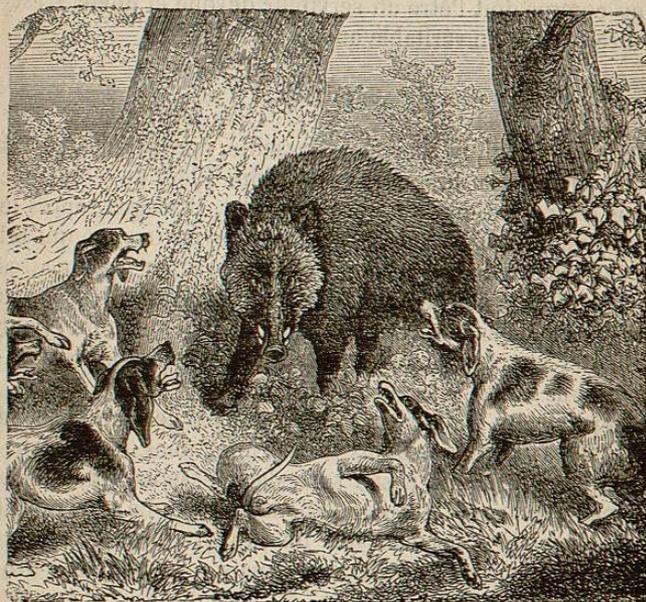
« La blessure de l'institutrice était fort légère. Je traitai fort sévèrement mes filles, et j'attendis, mais vainement, qu'Olivier rentrât. J'étais dans une anxiété cruelle. A trois heures du matin, mes amis vinrent me chercher pour la chasse, et je partis avec eux plein de chagrin et d'inquiétude.

« Nous arrivons à la forêt. Nous nous distribuons les postes, de manière à cerner le plus épais du bois. Nous lançons nos chiens. Au bout d'une heure le sanglier se jette dans un champ, où je le blesse d'un coup de fusil. Il tombe, roule plusieurs fois sur lui-même, se relève et rentre rapidement dans la forêt.

« J'étais seul, loin de tous mes compagnons, et sans chiens. L'amour-propre m'échauffa. Je voulus achever l'œuvre commencée, et couper la retraite au sanglier, en traversant un terrain creux assez profond, qui descendait et remontait en forme d'entonnoir, et qui était embarrassé de pierres et de broussailles. Plusieurs fois le pied me glissa, mon fusil s'accrocha et me ramena en arrière. Cependant j'arrivai au revers qu'il fallait franchir pour retrouver le sol de la forêt. Je commençais à gravir un sentier étroit et rocailleux, lorsque au-dessus de ma tête, dans ce même sentier, se précipite le sanglier, furieux de sa blessure. A peine ai-je le temps de me retirer d'un pas : l'animal me heurte et me renverse. Un premier coup de ses terribles défenses déchire mes habits; un second va m'être funeste. Je n'ai plus le choix que d'un parti : téméraire par nécessité, je saisis à bras-le-corps la bête que sa fureur rendait encore plus redoutable, mais qu'affaiblissait la perte de son sang.

« Je l'étreins avec force, et nous luttons au fond de ce

précipice, qui semblait devoir être pour nous un commun tombeau. Le sanglier, par des mouvements rapides et imprévus, dégage sa tête à plusieurs reprises, et me fait de



cruelles blessures. Je m'affaiblissais et je craignais que mes cris ne fussent pas entendus.

« Tout à coup un bruit de pas frappe mon oreille. Un homme, caché à mes yeux par des bouquets de mûriers sauvages, glisse plutôt qu'il ne descend au flanc le plus escarpé du précipice. Un bras armé s'avance au-dessus de mon redoutable adversaire, et le frappe d'un coup mortel.

« N'avez-vous pas deviné quel était le brave à qui je devais la vie? C'était Olivier. Dans son désespoir, il avait passé toute la nuit au milieu des bois; puis, entendant les fanfares de la chasse, il s'était souvenu que je pouvais quelquefois la témérité à l'excès, et, de loin, n'avait cessé de veiller sur moi.

« Quelle fut la confusion de mes filles, lorsqu'elles apprirent que l'homme qu'elles avaient si indignement traité venait de sauver la vie à leur père ! Depuis ce jour elles le comblent d'égards et de soins, et Olivier est traité par nous tous comme doit l'être un serviteur dévoué et fidèle, c'est-à-dire comme un véritable ami. »

Guénisset.

Antoine Magi, négociant à Marseille, éprouva des pertes à l'époque de la première révolution. Plein de confiance dans les opérations du gouvernement, il risqua, après le traité de paix d'Amiens ¹, sur quelques navires, ce qui lui restait encore de sa fortune. Tout fut pris par les corsaires anglais. Ruiné par ce nouveau désastre, il vint à Paris avec ses deux anciens domestiques, Guénisset et sa femme, pour solliciter auprès du gouvernement des indemnités. Ses sollicitations furent sans succès....

Depuis cette époque, il n'exista que par les sacrifices de ses fidèles serviteurs. Émus par ses infortunes, ils s'attachèrent plus que jamais à son sort, dans l'espoir, sinon de le changer, du moins d'en adoucir l'amertume. Le mari obtint une place de sacristain qui lui rapportait chaque mois quinze francs, qu'il mettait dans la maison. La femme se procura des ouvrages de couture, et, d'accord l'un et l'autre, ils consacraient le produit de leur travail à soutenir les jours languissants de leur bon maître. L'épouse étant morte au bout de vingt ans, l'honnête Guénisset garda pour lui seul la charge touchante qu'il partageait auparavant ; et, dans les moments libres que lui laissaient les soins de la sacristie, il faisait des commissions. Une maladie grave qu'il essuya lui fit perdre sa place : il n'avait plus, pour son maître et lui, d'autres ressources que son état de commissionnaire. Son zèle semblait augmenter ses forces, et, grâce à lui, son maître n'a manqué de rien jusqu'à sa mort.

1. En 1802. La paix d'Amiens conclue entre l'Angleterre et la France, sous le consulat de Bonaparte, ne dura que quelques mois.

§ XII. DEVOIRS DE POSITION ET DE PROFESSION.

MAGISTRATS, ADMINISTRATEURS.

Le magistrat, c'est la loi vivante. (CICÉRON)
Un homme, pour être vraiment digne de commander, doit tâcher d'être meilleur que ceux à qui il commande. (*Cours de morale.*)

Plus on est élevé en dignité, plus on a de devoirs à remplir envers Dieu, envers la patrie, envers le prince, envers le public, et plus, par conséquent, on doit être sévère pour soi-même. (B.)

Matthieu Molé ¹.

Pendant la minorité de Louis XIV, la mauvaise administration du cardinal Mazarin causa des désordres qui finirent par dégénérer en guerre civile.

Dans ces circonstances difficiles, Matthieu Molé, premier président du parlement de Paris, déploya une fermeté à toute épreuve et remplit avec le même zèle les devoirs du magistrat et ceux du citoyen.

Le gouvernement avait fait jeter arbitrairement en prison deux conseillers au parlement, accusés de soulever le peuple. Une émeute éclate dans Paris. Le parlement décide qu'il ira au Palais-Royal ² supplier la reine de rendre la liberté à ces deux conseillers. Des barricades étaient élevées dans toutes les rues : devant le parlement, elles s'abaissent. Comme le parlement s'en retournait sans ramener les deux conseillers, la fureur du peuple éclate contre les magistrats, qu'il accuse de trahison. Les barricades sont relevées, des cris terribles se font entendre, on menace les conseillers, le pistolet à la main. La plupart cherchent leur salut dans la fuite. Molé, calme et intrépide, rassemble ce qu'il peut de sa compagnie, et retourne au Palais-Royal au petit pas, sous le feu des exécutions et des blasphèmes. Il obtint, au péril de sa vie, la liberté des deux conseillers.

Depuis ce jour les troubles augmentèrent. Matthieu Molé fut constamment irréprochable ; cherchant toujours à ramener le gouvernement dans les voies légales, le parlement

1. Né en 1584, premier président en 1611, mort en 1656.

2. La reine régente, mère de Louis XIV, demeurait alors au Palais-Royal.